

m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

7

Deux événements importants nous ont vraiment réjouis.

L'un concerne le confort de l'équipe directrice et c'est un bureau qui permettra une meilleure coordination et la centralisation des documents.

Le deuxième est l'attribution, par la Société de géographie humaine du prix de la Société et la remise d'une médaille aux quatre auteurs de l'ouvrage :

Des chemins et des hommes.



Vous avez pu constater que notre revue continue sa progression, vingt-quatre pages aujourd'hui, et qu'elle a bien l'intention de

ne pas en rester là !

Pour cela, nous avons besoin de nouveaux lecteurs et nous comptons sur vous pour les trouver.

A ce propos, certains d'entre vous verront, dans ce numéro, une page en couleurs. Lisez-la attentivement et, s'il vous plaît,

réparez votre oubli.

Nous vous disons d'avance merci.

La parole

nous appartient



Espace historique 3

Les travaux et les jours : construire des forts

Jean-Charles Humbert

Ecrivain public 9

Marrakech : le monde touffu des vies

Blanche Balain

Hommes singuliers 13

Un musée, un homme, un homme, un musée

Théo Bruand



Point livres 16

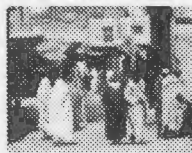
Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Le musée 19

Le Musée des Beaux-Arts de Nantes

André Appel



Les chemins de mémoire 22

Les deux casquettes du père Bugeaud

Claude Bourgeois



Brève 24

Mais qui étiez-vous donc, docteur Féry ?

René Duboucher

Comité de rédaction

Janine de la Hogue

Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Lydie Bozon, Odette Goinard
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél : 45 42 78 75.

Réalisation

BADIANE, 7 passage Bourgoin, 75013 Paris. 53 19 02 60.

Adhésions/Abonnements

Mémoire d'Afrique du Nord, Raymond Albert, trésorier, 5 rue Ribéra, 75016 Paris.

Bienfaiteur : à partir de 150 francs. *Adhérent* : à partir de 75 francs.

Commission paritaire en cours.

Les travaux et les jours : construire des forts

Jean-Charles Humbert

Si la construction des forts en elle-même était une chose assez simple, tout ce qui entourait cette construction présentait de très grandes difficultés : distances assez considérables à franchir, difficultés d'approvisionnement en eau et en vivres, matériaux à transporter ou à trouver sur place. Voici le récit fait par le capitaine Pujat, chef de la Mission chargée de l'installation du fort Lallemand, un des quatre grands forts construits de 1892 à 1894, suivi d'une réflexion du capitaine Almand, chef de la colonne chargée de la construction d'un autre grand ouvrage, le fort Inifel puis du fort Mac-Mahon.

Une caravane de chameaux effectuait en moyenne 30 kilomètres par jour en fonction du terrain, de la saison et des charges à transporter. Les colonnes chargées de la construction des forts comprenaient de 150 à 200 hommes. Parties d'El-Oued, de Touggourt, de Ouargla ou d'El Goléa, elles devaient franchir près de 200 kilomètres pour rejoindre le lieu d'implantation. Selon le nombre et l'état des puits rencontrés sur l'itinéraire et, donc, les arrêts possibles en cours de route, on peut estimer qu'elles effectuaient le parcours en six ou sept jours.

Voici donc un extrait du rapport du capitaine Pujat, daté du 27 mai 1894 à Touggourt.

“La colonne de Bel Heïrane, à l'effectif de 7 officiers, 2 médecins, 1 interprète et 196 hommes de troupe a quitté Touggourt le 17 janvier 1894 avec mission 1° : de pousser aussi loin que possible la construction d'un

fort à Bel Heïrane ; 2° : de faire des recherches d'eau et des créations de puits entre Touggourt et Bel Heïrane aux points d'étapes non pourvus d'eau en quantité suffisante ou manquant totalement de puits... le journal de marche annexé au présent rapport fait connaître, jour par jour et dans tous ses détails, l'emploi du temps des officiers de la troupe et relate tous les événements survenus pendant le cours de la campagne. La colonne est arrivée à Bel Heïrane le 26 janvier avec tout son effectif en parfait état de santé...” *Dès l'arrivée, “le commandant de la colonne procéda aussitôt à la reconnaissance du point le plus favorable à l'établissement du fort.” Curieusement, on constate que la Mission n'avait pas été précédée par une équipe chargée de délimiter le point précis d'implantation, d'où le caractère sinon improvisé, du moins approximatif de l'objectif.*

“... Son choix se porta sur la partie la plus en relief d'un plateau qui domine au nord la cuvette dans laquelle se trouve le Hassi Bel Heïrane, et à environ 300 mètres de ce puits. Bien que le relief du terrain soit peu considérable, le fort devait commander admirablement non seulement le puits mais tout le terrain environnant jusqu'à une distance de plusieurs kilomètres dans toutes les directions. Dans la même journée, le four “Lespinasse” était installé dans de très bonnes conditions et en état de fonctionner. Dès le lendemain, pendant que la troupe procédait à son installation, entre le puits et

Le lieutenant colonel Pujat a laissé une trace durable dans l'extrême-sud constantinois. Né à Toulouse en 1848, il participe à la guerre de 1870 ; est fait prisonnier, s'évade, est envoyé en Algérie et entre aux Bureaux arabes en 1882. Envoyé à Biskra, détaché à El Oued, puis à Touggourt, il montre ses aptitudes de constructeur et ses connaissances en architecture. Il apprend aux autochtones du Souf à bâtir sans chaux, ni pierre, ni bois de construction, des voûtes en plein cintre en plâtre d'excellente qualité et grâce à l'utilisation de petits matériaux dont il disposait. C'est lui qui fera édifier Fort Lallemand et il mènera de nombreuses campagnes de recherche d'eau dans l'Erg oriental et le Gassi Touil.

l'emplacement arrêté pour le fort, le commandant de la colonne faisait commencer, par le personnel indigène, le forage de deux nouveaux puits indispensables pour fournir la quantité d'eau nécessaire à l'alimentation du personnel de la colonne et de ses animaux et aux travaux de construction... Une recon-

naissance fut faite immédiatement aux environs du camp dans le but de rechercher les matériaux de construction indispensables à la construction du fort et, le même jour, on put ouvrir une carrière de pierre à bâtir (calcaire à environ 1 800 mètres du camp), deux carrières à plâtre à proximité du camp. On trouva également du bois de chauffage en quantité suffisante à environ 7 kilomètres du camp, dans la direction E.-S.E. et dans la direction O.-N.O. Quelques ouvriers indigènes furent immédiatement employés à préparer par les moyens les plus primitifs le plâtre nécessaire au coffrage des puits et à la construction des fours qui devaient fournir du plâtre d'excellente qualité pendant la durée des travaux.

Dès le second jour, le camp était parfaitement installé, le service de santé était organisé et toutes les consignes générales étaient communiquées aux officiers et à la troupe. Le tiers de l'effectif renouvelé tous les jours fut réservé au service de sûreté, non compris les cavaliers à cheval et à méhari qui ne devaient pas être employés à d'autres services. Dans le but d'éviter des à-coups dans la marche des travaux, tout le personnel disponible fut d'abord employé à la constitution des approvisionnements de matériaux, bois, pierre, plâtre, argile, etc., et la construction proprement dite du fort put enfin être commencée le 6 février.”

“... Le temps a été assez favorable à la marche des travaux ; cependant le vent qui souffle en permanence sur le plateau de Bel Heïrane a quelquefois par sa violence nécessité des interruptions de travail de plusieurs heures et a souvent occasionné une gêne considérable aux travailleurs. Quelques pluies ont également nécessité des interruptions de travail mais dont la durée n'a jamais été d'une journée entière. Une carrière de

Pierre d'assez bonne qualité a fourni des blocs de grosseur suffisante pour faire en pierre de taille tous les angles extérieurs de l'enceinte et la grande porte du fort. Cette éventualité n'ayant pas été prévue, l'atelier d'ouvriers du 3^{ème} Bataillon d'Afrique ne comprenait qu'un caporal puni et cassé de son grade pour faute commise avant l'arrivée à Touggourt et qui dut être renvoyé à sa compagnie.

La bonne volonté et le désir de se rendre utile dont chacun était animé permit bientôt de combler cette lacune. Un soldat du Train, de la profession de meunier, un chasseur du 5^{ème} Bataillon d'Afrique, de la profession de charpentier, furent improvisés tailleurs de pierre sous la direction d'un caporal français de la Compagnie de Tirailleurs et, avec un outillage également improvisé, ils arrivèrent rapidement à tailler la pierre d'une façon très suffisante pour ne pas dire parfaite. La pose des grosses pierres employées dans la porte d'entrée ainsi que les consoles qui supportent la terrasse dont cette porte est surmontée présentait des difficultés en raison du manque absolu des engins en usage en pareil cas. Il fallut improviser une cherre avec quelques madriers.

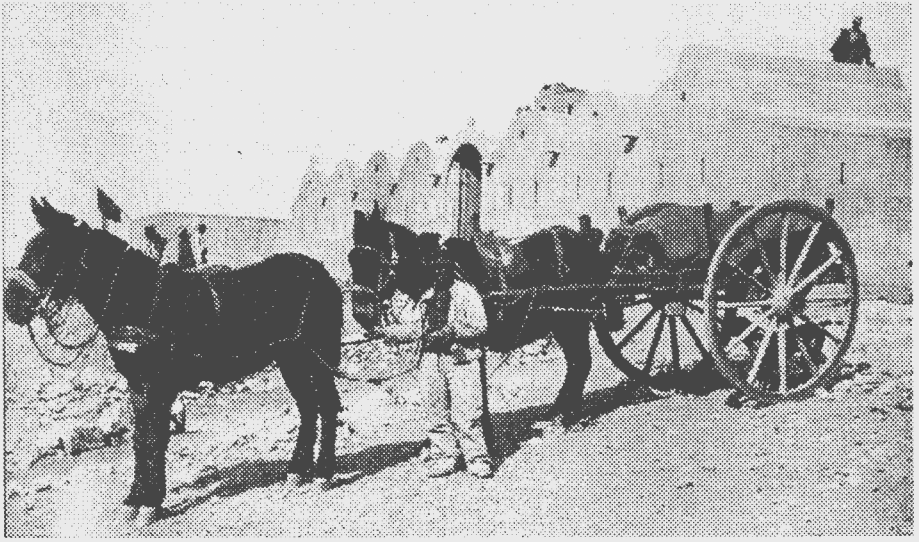
Pendant le cours de ce travail, la mission de télégraphie optique, commandée par le capitaine Pierre, amena à Bel Heïrane quelques télégraphistes parmi lesquels se trouvait un très bon ouvrier tailleur de pierre. Cet ouvrier, mis à la disposition du directeur des travaux pendant cinq ou six jours, sut se rendre utile et contribua à donner à la porte du fort un cachet de travail bien fini qu'elle n'aurait peut-être pas eu sans ce concours de circonstances."

"... En principe, la durée de la campagne devait être de 100 jours à compter du départ



Fort Lallemand (doc. Humbert)

de la colonne de Touggourt jusqu'à son retour dans cette place ; ce qui laissait 80 journées de travail y compris la période de préparation. Ce délai était bien court pour mener à bien un travail aussi considérable mais, dès les premiers jours, lorsque le commandant de la colonne put se rendre compte du bon esprit dont tout son personnel était animé, il conçut l'espoir de terminer dans les délais fixés l'enceinte complète du fort et le gros œuvre de tous les locaux que cette enceinte devait contenir... Le 18 avril au soir, tout le programme était rempli ; le départ était fixé pour le 20 et la journée du 19 fut consacrée pour la troupe à la levée du camp, à l'emmagasinage des outils et aux



Transport de matériel à Fort Miribel (coll. Gandini)

préparatifs de marche. Durant cette journée, les ouvriers civils indigènes ont terminé un four de rations en maçonnerie de briques, ont déblayé en grande partie la cour du bordj et ont emmagasiné le gros matériel qu'on devait laisser au fort en prévision des travaux à exécuter pendant la prochaine campagne. Ce travail a été terminé à la nuit close ; les gardiens du fort ont été installés, ont reçu leurs consignes et, le 20 avril au matin, la colonne reprenait la route de Touggourt avec la satisfaction du devoir accompli. Pendant le cours des travaux, les chantiers ont été approvisionnés en pierre et plâtre à l'aide de 300 mètres de voie "Decauville" et 6 wagonnets appartenant à la commune indigène ; une voie et quelquefois deux voies reliaient les carrières de gypse aux fours à plâtre et une autre voie reliait ces fours au chantier du fort. Ce matériel a été d'une grande utilité. Les travaux de menuiserie et de forge ont tous été faits par deux menuisiers du 5ème Bataillon d'Afrique, au forgeron du même Corps et le

concours du maréchal-ferrant du détachement de Spahis."

Mais toutes les missions n'ont pas le même succès. Ainsi le capitaine Almand, chef de la colonne chargée de la construction du fort Inifel au cours de l'hiver 1892-1893, évoque les problèmes de santé et de ravitaillement des hommes de son détachement. Il écrivait notamment dans son rapport : "... A la suite des fatigues de la route, de nombreux malades se présentaient à la visite, certains d'entre eux, du 2ème Génie en particulier, furent atteints d'embarras gastrique, autrement dit de fièvre typhoïde atténuée. En l'absence du médecin, le commandant du camp d'Inifel dut prendre les mesures nécessaires pour assurer, dans l'impossibilité des évacuations prévues, les soins indispensables aux malades ; la situation extrêmement grave à un moment donné, s'améliora sensiblement par la suite et rien de fâcheux ne fut plus à redouter quand, après l'envoi d'un médecin à Inifel, on eut admis que les malades pourraient être traités

comme à El Goléa... dans des circonstances pénibles où l'on pouvait craindre, à côté des dangers extérieurs, de voir, en raison des conditions sanitaires du camp, l'état moral des travailleurs s'affecter d'une façon désastreuse pour le but à atteindre... (je) tiens à signaler l'énergie de tous et en particulier de l'infirmier chargé du service médical."

On le voit, les organismes étaient soumis à rude épreuve : les dépenses physiques imposées par de longues marches à pied, les conditions d'hygiène réduites à leur plus simple expression, la qualité parfois douteuse de l'eau des puits et une alimentation mal équilibrée rendaient les hommes vulnérables. Ils n'avaient pas l'expérience des hommes du désert capables de résister aux conditions les plus défavorables. Le capitaine Almand évoquait d'ailleurs la question si importante de l'alimentation de la troupe :

"... Des préoccupations non moins sérieuses et ayant trait à l'alimentation du détachement motivaient la demande de dispositions spéciales au point de vue administratif. Les allocations réglementaires, à titre gratuit ou remboursables, sont insuffisantes pour assurer (...) la subsistance des hommes. Grâce aux gratifications spéciales, (...) les détachement purent percevoir des vivres gratuits ou remboursables en quantité suffisante, à savoir : 2 rations de pain, 3 rations de légumes secs, 2 rations de vin par jour. Mais si une ration de vin et deux rations de pain par jour peuvent être considérées comme suffisantes même pour des hommes fournissant un travail extrêmement pénible, les légumes secs par leur monotonie amenèrent à Inifel un dégoût rapide du riz et des haricots remplacés quelquefois par des pois cassés et des lentilles ; de rares convois venus de Ouargla pourvus de pâtes alimentaires, de pommes de terre, de morue, purent modifier avantagusement l'ordinaire aux légumes

secs ; mais le prix de ces denrées était exorbitant et leur quantité restreinte de sorte qu'on ne pouvait les considérer que comme des extras, faisant ressortir d'une façon d'autant plus dure la misère habituelle ; la graisse vint même à faire défaut et il fallut autoriser des distributions extraordinaires de lard pour rendre possible la soupe journalière, la viande fraîche distribuée étant tellement maigre que le médecin attaché au camp la déclarait impropre à la nutrition.

L'expérience a montré qu'il était impossible d'assurer la subsistance des hommes dans des conditions même médiocres à l'aide des allocations réglementaires, qu'il était impossible aux ordinaires de trouver sur place le complément indispensable et qu'il fallait, dans des postes comme El Goléa et Inifel, assurer de toutes pièces l'alimentation par la voie de l'administration militaire. Il est à désirer qu'il n'y ait pas de limite trop

Almand. *Capitaine du Génie en 1892-1894, il a dirigé les travaux de construction des forts d'Inifel et de Mac Mahon. Promu colonel, il a écrit les ouvrages suivants :*

D'Alger à Ouargla, Alger, Jourdan, 1889. L'Oasis d'Ouargla, 1890.

"A propos d'Hassi Inifel", Afrique Française, 1924.

restreinte dans le nombre des rations réglementaires à percevoir (pain, viande, vin, légumes secs) et qu'en plus, le service des subsistances soit tenu de fournir aux détachements tout ce qui leur est nécessaire (légumes frais, pommes de terre, pâtes alimentaires, graisse, etc.). Des hommes qui travaillent dans des conditions aussi défec- tueuses que celles où, malgré tout, ils se

trouveront presque toujours dans les postes du Sud, ont besoin d'une nourriture abondante que, dans l'état actuel, il est impossible de leur procurer."

Fort Mac Mahon était incontestablement le modèle des forts de sa génération : il n'avait pas la fière silhouette de Fort Lallemand, le charme discret de Fort Inifel, la majesté de Fort Miribel, mais il était le plus imposant de tous par ses dimensions et il joua un rôle stratégique de premier plan face aux oasis menaçantes du Touat-Gourara. Fort Mac Mahon devait être implanté à mi-chemin entre El Goléa et Timimoun, mais sa position exacte, près du puits d'Hassi El Homeur (le puits rouge) avait été laissée à l'appréciation du chef de détachement. Les instructions données par l'Etat-Major étaient précisées dans une note du 10 décembre 1893 :

"Le détachement chargé de la construction de ce poste comprend deux compagnies du 2ème Bataillon d'Afrique à l'effectif de 120 hommes chacun : un noyau de Sapeurs du Génie et de travailleurs d'art : 40 hommes environ, un officier des Affaires indigènes avec le personnel de Spahis et Méharistes nécessaires au service de correspondance et de renseignements ; enfin les services accessoires : 1 médecin, 2 infirmiers et 2 ouvriers d'administration. Les deux compagnies du Bataillon d'Afrique constituent, avec le détachement de Méharistes, la troupe de protection ; elles fournirent, en outre, les manœuvres nécessaires aux travaux journaliers de construction du bordj."

Dès son arrivée à Hassi El Homeur, le capitaine Almand reconnut les lieux, recensa les matériaux disponibles : roches, argile, bois, vérifié le débit des puits et décida les dimensions du fort : 70 mètres de long sur 40 m de large. Les murs d'enceinte furent tracés, les fondations entreprises et le fort, peu à peu, prit forme : 35 pièces furent ainsi



Fort Mac Mahon (doc. Humbert)

aménagées ; les toits voûtés étaient prolongés par un péristyle portant lui-même une succession de voûtes afin d'éviter un ensoleillement trop important pendant les grandes chaleurs. Deux bastions rectangulaires flanquaient les angles nord-est et sud-est tandis qu'une sorte de clocheton fut élevé au-dessus du porche d'entrée. A l'intérieur, quatre corps de bâtiment entouraient la cour au milieu de laquelle on avait creusé un puits protégé par une construction.

Le fort fut terminé en mai 1894 et, par décision du gouverneur général, il porta le nom du maréchal de Mac Mahon disparu cette année-là.

Extrait de l'ouvrage : *Forts et bordjs de l'extrême-sud. Sahara algérien 1892-1903.*

Gandini, Calvisson, 1993.

Marrakech

Le monde touffu des vies

Blanche Balain

Le voyage au Maroc fut, pour Blanche Balain qui avait à l'époque vingt-cinq ans, une sorte de parcours initiatique. Camus avait prévu de publier les textes qu'elle avait écrits à l'époque, mais ce n'est que récemment qu'ils virent le jour.

Il y a toujours en nous – et pour des vérités différentes – une place déserte de l'âme qui attend ses jardins.

Non pas n'importe lesquels, ils ont leur nécessité et leur perfection, leurs mesures et leurs couleurs.

Et je songe, maintenant, que le vrai but des voyages est peut-être de nous permettre de les rencontrer.

Au cours de ce voyage au Maroc, si bourdonnante qu'ait pu être la ruche d'or sombre, précieusement alvéolée, de Fez, si continuel le bruit de ses fontaines, ornées comme des coupes, si insistante son odeur mêlée de menthe et de cèdre, elle ne m'a donné que des beautés fascinantes mais fragmentaires, une multitude de trésors, dont les scintillements m'ont atteinte sans m'absorber.

A Rabat, je me suis promenée entre les parterres à l'andalouse des Oudaïas, où la moiteur océane enveloppant le soleil mûrissait de lourds pamplemousses ; je suis allée à Chella, dont on se détache avec difficulté, tant cette merveille au creux d'un vallon fuse de toutes parts d'une joie frémissante. Aucune de ces apparitions ne m'apporta le monde – à moi essentiel – ressurgi et oppressant, enfin retrouvé à Marrakech.

Grande fleur tournante, couleur de soleil et d'or rouge, haute tige élevée dans une solitude chargée de palmes, Marrakech est ce lieu où me fut, soudain, rendu l'ancien royaume, le monde touffu des vies, la Vie, l'Orient, mon Orient...

Quand j'arrivai, il faisait nuit et la place Djamâa-el-Fna grouillait de monde.

Je m'arrêtai dans l'obscurité, devant ce fourmillement mystérieux d'êtres et la vie plus mystérieuse encore de dizaines et de dizaines de tentes, ouvertes, où palpitaient des lampes, des

centaines de lampes à la lumière rayonnée ; où s'étagaient des pyramides d'oranges et des piles de dattes ; d'où montaient des centaines de fumées légères et bleutées, devant lesquelles, accroupis, se tenaient les marchands, entre lesquelles, silencieux, glissaient les passants...

De cette place nocturne, palpitante, montait un bruit continu, secret, fait d'une multitude de voix, de sons et de silences : silence inexprimable entre des gestes et des pas, des mots et des regards.

La foule traînait, on la sentait traîner, paresseuse, curieuse, penchée parfois sur le feu rouge d'un marchand de brochettes ; les porteurs d'outres d'eau agitaient leur sonnette, régulièrement, se poussaient avec leur charge humide et poilue entre les lents badauds du soir.

Du fond de la place, ou de plus loin, du fond de la nuit, venait une musique.

Et quelque chose m'empêchait de me détacher de ce spectacle étrange.

La nuit, totalement noire, sans étoiles, laissait aux lumières terrestres tout leur scintillement. Un vaste ciel sans limites visibles, sans réalité, s'ouvrait au-dessus de la place, elle-même chargée et soulevée à la fois par ces centaines de lampes, comme un arbre déployé, illuminé.

Nonchalance de la nuit et de la place foisonnante, nonchalance des êtres, passant, et toute cette vie nocturne ; particulière noblesse de ces attitudes étrangères et cependant élémentaires ; de ces atmosphères de lenteur et d'attente, que je n'ai jamais connues qu'en Orient. Secret de mon Orient perdu, soudain révélé ou restitué, dans l'aspect et l'espace d'une ville inconnue, combien je le cherchais à mesure qu'il se rapprochait de moi... et je tremblais de le tenir trop peu de temps en moi, face au frémissement féerique de toutes ces tentes, où se racontaient des histoires, où s'infusait le thé, où coulait le jus et le parfum des oranges.

Immobile, comme pour ne pas altérer l'angle miraculeux que je formais avec ce monde donné et retrouvé, je compris que je venais de surprendre, ici, non seulement une apparence privilégiée de la vie, mais aussi une attitude de moi-même, plus difficile à rejoindre, désormais, et qui est celle, à la fois, de l'oriental et du poète.

Attendre dans le mystère

Je me trouvais sur une large place, une autre place dans la ville.

Floue, comme diluée, ses grands jacarandas aux fleurs mauves se fondaient dans le bleu sombre du ciel : un ciel bas, chargé d'eau, gonflé, formé de nuages superposés, en épaisseur, et donnant une notion de densité ou même de matérialité.

Je n'avais pas d'autre raison d'être là, à ce moment, que celle de la curiosité, et pourtant, j'attendais, mais quoi ? Je sais bien qu'on peut attendre un coucher de soleil...

Il se formait un tout autre faste, autour de moi, alors. Et notre attente, notre inquiétude, si souvent, ne font qu'aller au devant d'une plus grande angoisse...

J'étais comme quelqu'un qui espère l'éclatement de l'orage et sa révélation. Mais, à vrai dire,

ici, le mystère s'avancé lentement, comme des murs se rapprochant et vous enserrant de plus en plus.

Il n'y avait pas de soleil, presque pas de lumière ; plutôt en même temps qu'une sorte de chaleur infuse dans la terre et le ciel, une lueur continue, nappe sous-jacente de nacre qui baignait tout. L'eau condensée dans les nuages, lourds, opaques, apportait elle-même son reflet noir sur des étendues de gris enflammé et de blanc charnel, tandis que s'opérait un extraordinaire dédoublement des choses.

Un monde dense, violent

Les palmiers assombris, chargés d'ombre dans leur centre, restaient dorés sur leurs bords, chaque palme débordant d'une masse phosphorescente. Les autres arbres, gonflés, triplés de volume, s'épaississaient d'une lumière ouatée, elle-même développée à l'infini, semblable à une substance végétale.

Le ciel devenait un énorme soufflet bleu qui va en s'élargissant.

Devant moi, autour de moi, se reformait un nouveau monde, un autre monde, dans une sorte de mouvement tournant, par un glissement des plans, une translation moelleuse et lente des choses, des formes et des volumes en présence.

Roulant sur les jardins, les recomposant, appesantie sur la rousse Koutoubia, puis se déroulant à partir d'elle jusqu'au ciel, une marée opaque recréait le paysage, un monde si dense, si violent, qu'il prenait une consistance physique : on croyait pouvoir le toucher et le peser.

Etrange proximité de ce monde – et dans cette proximité, une menace.

La menace était dans l'envahissement de la nature, dans la flamme luisante du soir, dans l'avance d'une beauté si énorme et puissante, somptueuse et fatale, qu'on désirait reculer ; car elle restait étrangère, inconnue, trouble, fermant de tous côtés l'horizon, couvrant la ville.

Ce monde n'agissait pas, il allait... avec un mouvement qui tenait du courant d'eau ou bien de l'insecte ; il révélait un



pouvoir caché de vie, une joie instinctive, lente et prudente, détachée, hors d'atteinte. Et moi aussi, voilà que je vivais sans aucun lien, libre, dans un bonheur total et divinement léger.

Pourtant, cette nuit si troublante ne m'avait pas encore livré l'essentiel ; elle me remettait seulement sur un chemin anciennement suivi ; ce n'est que le second jour, le lendemain, au crépuscule, que je devais vraiment connaître l'étrange puissance de ce lieu du monde.

Comme l'autre nuit, devant la place Djamâa-el-Fna, fourmillante, je ne bougeais plus : sur le point de mesurer et peser – mais est-ce possible ? – la puissance même, la vérité opprimente, le mystère des splendeurs entre lesquelles nous passons.

Bien plus : était soutendu, sous-jacent, ce danger de la force irréprouvable autour de nous, en nous, venant de loin, qui marche et avance.

L'ancienne vérité imposait sa présence : que tout existe hors de nous, et vient en nous, dans le foisonnement d'une vie universelle, dans l'amplitude et la germination, dans un combat incessant entre vie et mort.

La ville rouge dans l'orage

Tout l'Orient m'était rendu, et je l'acceptais mal, je le redoutais maintenant.

Pour ce refus, je devinais que je serais peut-être écrasée ou rejetée, me détournant de ces terres et de ces dons.

Pourtant, je continuais, ce soir, d'écouter le grondement de l'orage qui arrivait avec lenteur, du fond des racines. La pluie allait venir de ce ciel, mais des arbres aussi montait une longue rumeur ; dans l'épaisseur des jardins, les oiseaux tapis criaient sourdement ; ils volaient bas sur la place bleue, avec le battement presque douloureux de leurs corps frôlant la terre.

L'indéfinissable appel de toutes ces vies s'élevait autour du jaillissement de la pierre, haute pierre mystique rougie par cent mille soleils, et cependant pure et froide comme une éternité tarie.

Plus que jamais placée entre deux mondes, celui que j'avais peut-être voulu oublier, double pourpre de chaque forme et de chaque être, prenait ici, ce soir, une signification exceptionnelle, saturant l'âme jusqu'à l'étouffement.

J'étais donc venue en ce point du monde et en cet instant de moi pour apprendre et savoir, comme autrefois, là-bas, que je ne pouvais pas me séparer de la souveraine Vie, et que cette vie même portait un dangereux pouvoir d'envahissement et d'absorption.

Oui, précisément, c'est ici qu'il fallait venir pour recevoir la pleine vérité – je ne dis pas précise – pour recevoir ce grand jardin de palmes et la ville rouge, dans son déploiement d'orange, dans son offrande mystique et sensuelle.

Offrande du Monde et de la Nuit qui ouvre et comble les gouffres.

Repères, L'Encrier, 1996.

Un musée, un homme, un homme, un musée

Théo Bruand

Le professeur Maurice Reygasse fut le premier conservateur, nommé à vie, du Musée de Préhistoire et d'Ethnographie Africaines d'Alger. Il en était aussi le fondateur car il avait fait don de toutes les collections qu'il avait amassées au cours de ses années de recherches. Le musée était abrité dans une très belle villa mauresque de Mustapha, sans doute du XIIIe siècle, que le gouvernement général avait acquise en 1927. Maurice Reygasse a consacré sa vie à la préhistoire algérienne. C'est grâce aux renseignements fournis par sa petite-fille et par le beau-père de celle-ci, Marcel Philibert, un spécialiste du vieil Alger, que nous donnons ici, en un rapide survol, quelques moments de la vie d'un homme de science.



*document transmis par
M. Godon, de Grenoble.*

Né dans le Lot, à Lacapelle Marival, d'un père, Ernest, pharmacien, et d'une mère, Appoline Roques, enfant du pays, le 7 janvier 1881, il fait ses études secondaires à Toulouse puis à Paris, à l'Ecole des langues orientales (arabe et abyssin) puis par la suite à l'Ecole pratique des hautes études, section des Sciences historiques et philologiques.

Muni de ses diplômes, il entre dans l'administration pour l'Algérie, il rejoint N'Gaous (le Nicivibus des Romains), dans le Sud-Constantinois comme administrateur adjoint et s'y marie.

En 1911, il est nommé administrateur à Tebessa. Avec son ami Latapie, ils étudient méthodiquement la préhistoire de cette région. Il est l'inventeur des "escargotières". Ils y découvrent quantité de spécimens des industries lithiques préhistoriques. Ils publient les résultats de leurs travaux dans les revues savantes.

Il fait de nombreuses expéditions vers Touggourt, Ouargla et à travers le Grand Erg oriental. C'est de Tebessa qu'il partira pour l'une de ses expéditions les plus célèbres. Un comité scientifique américain du Logan Museum lui demande de participer à une mission dans le Hoggar, comprenant deux savants américains et un Saharien confirmé, un Français, L. Chapuis. Les Américains étaient accompagnés par un personnage fort curieux, Byron Kuhn, qui se faisait appeler le comte de Prorok, dont le rôle était mal défini mais qui semblait vouloir transformer cette mission en affaire publicitaire. C'est sans doute à lui que l'on doit les spéculations et les récits fantaisistes au sujet de l'origine du personnage retrouvé. Quoiqu'il en soit, la découverte archéologique faite dans un tumulus à 80 kilomètres au nord-ouest de Tamanrasset permit de découvrir une fastueuse sépulture et le squelette de Tin Hinan. Cette princesse, transportée au musée du Bardo fit couler beaucoup d'encre et personne n'a pu établir de façon certaine son origine. Maurice Reygasse, dans son ouvrage *Monuments funéraires préislamiques de l'Afrique du Nord*, publié en 1950 (donc vingt-cinq ans après la mission) donne de précieux renseignements.

Un réel don du verbe et de grandes qualités pédagogiques le firent apprécier dans le poste de maître de conférences à la Faculté des Lettres d'Alger. Outre la préparation des étudiants au Diplôme d'études préhistoriques et anthropologiques, il organisait des cycles de conférences non seulement en Algérie mais en métropole et dans de nombreux pays étrangers. Il est alors nommé officier de la Légion d'Honneur.

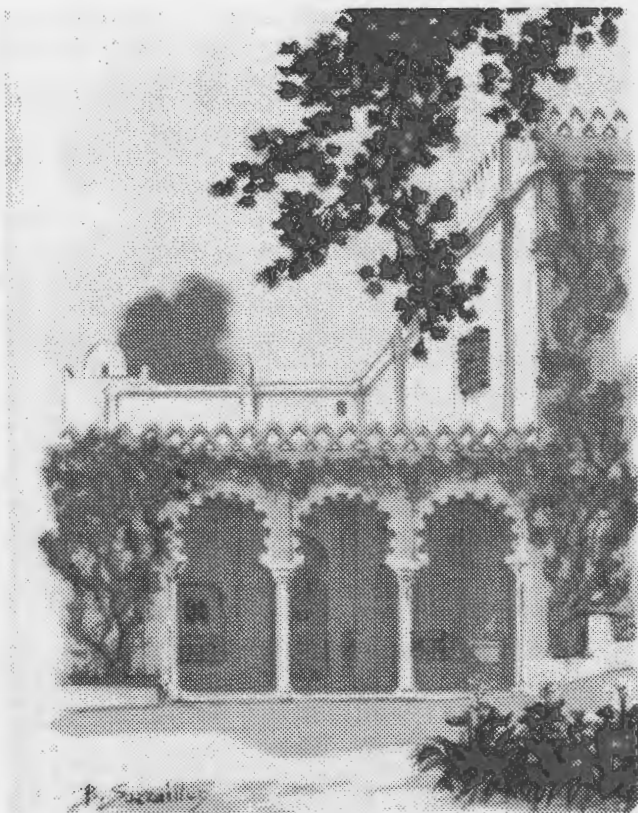
De ses recherches difficiles et souvent périlleuses de plus d'un quart de siècle il a rapporté les belles collections rassemblées au musée du Bardo. Il les avait classées avec amour et continuait à les étudier, sans se soucier de les publier. Il n'aimait pas s'asseoir à un bureau pour écrire, mais il parlait volontiers. Le gouvernement général lui demanda de publier le résultat de ses travaux préhistoriques.

C'est ainsi que, en 1949, sur ordre du gouvernement général, un savant fut soumis "aux travaux forcés". Fort de l'intérêt du gouverneur Naegelen, le sous-directeur des Beaux-Arts (service des Antiquités, missions archéologiques), M. Rols, prit sur lui d'envoyer, tous les matins, sa sténo-dactylographe au professeur Reygasse qu'un ordre impératif avait prévenu la veille de préparer ses dossiers. Et devant ses notes anciennes et ses photographies, tirées des classeurs, le préhistorien évoquait ses souvenirs de savant et d'explorateur. Ses paroles étaient recueillies et lui étaient rapportées le lendemain dactylographiées. Il reprenait, corrigeait, taillait, ajoutait, puis, ouvrant un dossier, se

reprenait à parler, au grand désespoir de la sténo-dactylo.

C'est en 1950, sous l'égide du gouvernement général, qu'il publie *Monuments funéraires préislamiques de l'Afrique du Nord*.

Puis, en 1956, sort un volume de 119 planches, préfacé par son ami, l'abbé Henri Breuil, sur les collections préhistoriques du Musée du Bardo. Il en préparait le texte qui devait l'accompagner, mais n'était plus aux travaux forcés. Malheureusement, sa santé, ruinée par la vie difficile qu'il avait connue au cours de ses expéditions, ne lui permit pas de mener à bien ce travail qui aurait couronné sa carrière. Il revient alors en métropole, dans son village natal, pour se soigner. Mais pour peu de temps, car il meurt en février 1965 à Montsour dans les Landes.



Parc et palais du Bardo

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

L'expédition de Tunisie, 1881, par François Broche, Presses de la Cité, Paris, 1996, 130 F. "Si la Tunisie n'existait pas, il faudrait l'inventer". C'est M. de Moustiers, ambassadeur de France à Constantinople en 1854, qui formulait ainsi le plus beau compliment que l'on puisse faire à un pays. L'historien François Broche a étudié les relations qui existaient entre la France et la Tunisie avant 1881. Ces relations étaient surtout faites d'incursions de Kroumirs, une tribu berbère particulièrement remuante, incursions sur le territoire d'Algérie avec pillages et meurtres. D'abord traitées par la diplomatie, ces affaires préoccupaient le gouvernement français. Le 7 avril 1881, Jules Ferry fait voter à la Chambre la décision d'ordonner des représailles contre les incursions des Kroumirs. A l'origine, le gouvernement français ne parle que de rétablir l'ordre et non pas d'annexer des territoires. François Broche explique ce processus d'annexion qui gardera la Tunisie sous protectorat français durant trois quarts de siècle. Cette histoire, très peu connue, nous permet de découvrir des aspects étonnants de la politique française de la fin du XIXe siècle. Un document fort intéressant, une bibliographie, des cartes, des photos et des gravures.

Au Sahara, pendant la guerre européenne, par le docteur Paul Vermale, Editions Jacques Gandini. Fac-similé de l'édition d'Alger, 1926. Calvisson, 1995, 195 F.

Le docteur Paul Vermale était détaché à la Compagnie saharienne du Tidikelt de 1913 à 1917, il fut tué lors du combat d'Aïn-El-Hadjadj en février 1917. C'est sa correspondance durant la période 1914-1917 qui avait été éditée en 1926 et qui était, depuis long-

temps, introuvable, que Jacques Gandini nous redonne ici. C'est un document d'une grande valeur qui éclaire sur l'état d'esprit des Sahariens devant le conflit. Cette correspondance est suivie de notes sur les Touareg. Le docteur Vermale s'était beaucoup documenté sur ce peuple et le père de Foucauld avait été pour lui un informateur précieux. Ces notes traitent d'une part de l'ethnographie et des mœurs des Touareg et, d'autre part, des questions médicales et de l'hygiène. Cette réédition est fort utile pour les chercheurs, et très intéressante pour les simples curieux.

Ailes brisées sur les dunes, la première traversée aérienne du Sahara, février 1920, par Daniel Grévoze, L'Harmattan, Paris, 1995, 80 F. C'est dans cette première traversée aérienne du Sahara que Laperrine, amoureux de ces contrées qu'il avait contribué à conquérir, trouva la mort dans des circonstances tragiques. Et cette disparition a, en quelque sorte, occulté l'exploit que venaient de réaliser les aviateurs français. Dans son introduction, l'auteur nous livre son étonnement : "Curieusement, la première traversée du Sahara en automobile au cours de l'hiver 1922-1923, et surtout la célèbre Croisière noire, quelques mois plus tard, sont restées dans les mémoires, alors que personne ne se rappelle l'exploit similaire accompli par un avion presque trois ans auparavant. Et dans quelles conditions !... Cet épisode recèle pourtant tous les ingrédients d'une histoire captivante et un esprit curieux ne peut manquer de voir dans certaines de ses péripéties des circonstances si étranges qu'il aura de la peine à les attribuer au seul hasard." Daniel Grévoze s'est attaché dans son récit à mettre en lumière ces

côtés étranges de l'aventure. Il le fait de manière vivante, comme une sorte de reportage. Et même si l'on croit connaître l'histoire, on lit ce récit avec un intérêt évident.

Médecins, chirurgiens et apothicaires français au Maroc (1577-1903), par le docteur *Maxime Rousselle*, Introduction du docteur Charbonneau, préface du professeur Miège. Commandes à adresser au Dr Rousselle, 140 rue de la Vieille Tour, 33400 Talence. 120 F. "Voici un livre de passion et d'érudition. Le docteur Rousselle unit son affection pour un pays où il travailla longtemps, qu'il connaît bien dans le tréfonds de ses cantons reculés et de ses habitants divers. et ses qualités de précision scientifique et de dilection pour la justesse que lui apprirent sa formation et son métier... De cette histoire complexe, le docteur Rousselle nous donne un chapitre riche : celui qui concerne la longue lignée aux multiples carrières des médecins français au Maroc."

Et le professeur Miège conclut sa préface par ces mots : "Le docteur Rousselle nous donne l'ouvrage qui nous manquait. Remarquablement informé, alerte, objectif, son livre n'est pas seulement le juste hommage rendu à tous ses prédécesseurs, oubliés ou illustres, mais une contribution désormais essentielle à l'Histoire du Maroc." On ne saurait mieux présenter ce livre d'un grand intérêt et qui aborde un sujet original : les relations entre les médecins français et les apothicaires autochtones. Intéressantes aussi les biographies de ces médecins français, attachés au Sultan, ou praticiens libres et dont les motivations sont fort différentes. Un ouvrage fort utile pour les chercheurs et de lecture très agréable.

Quelques mois de féerie, quelques jours de galère, inédits nord-africains (1925-1940), d'*Henry de Montherlant*, précédé de **Les Orient d'Henry de Montherlant**, par Guy Dugas. Librairie du Donjon, Alluye, 1995, 200 F en envoi recommandé.

Voici une très belle édition, illustrée de photos et de dessins peu connus. Quelques phrases

prises au hasard : "Le voyage convient à ceux qui n'ont pas d'âme. C'est pourquoi on voyage tant aujourd'hui. Et ceux qui en ont une, il les *désâme*. Non seulement par les mille préoccupations matérielles, qui distraient. Mais la nouveauté, le pittoresque nous habituent à voir en surface, et à nous y tenir, parce que dans notre mouvement, nous n'avons ni assez de temps, ni assez de données pour pénétrer. Tout ce qui est gagné en étendue est perdu en profondeur." Et aussi : "Le poète, hier soir, a passé près d'une branche de jasmin et il a oublié de l'embrasser. Tristesse des fleurs que personne ne va respirer. Cette nuit, l'odeur du jasmin est entré par sa fenêtre. Elle a réveillé le poète ; il a compris et il a pleuré." Et encore : "A Ceuta, il m'a fallu quatre ans pour découvrir la place publique, centre des élégances. De midi à une heure et de sept à huit, le tout Ceuta tourne autour d'un monument aux soldats morts, en un double courant, l'anneau le plus large encerclant un anneau plus étroit qui tourne en sens opposé... Et, bien entendu, il y a des Ceuta par toute la terre... Et moi, qui ai [ces gens] en pitié, que fais-je d'autre que tourner en rond ?" Une profonde tristesse se dégage de ces textes malgré l'enthousiasme et la féerie du début. Comme nous le dit Guy Dugas, tous ces textes nous montrent les multiples facettes de cet homme. "Autant de retouches, au moment où, précisément, l'on célèbre son centenaire, à l'image contradictoire et floue que l'écrivain a laissée de lui."

Bab-el-Oued, notre paradis perdu, par *Gabriel Conesa*, Editions Jacques Gandini, Calvisson, 1995. 145 F + 21 F de port.

Gabriel Conesa avait, en 1970, écrit cet ouvrage pour, en quelque sorte, matérialiser sa douleur d'avoir revu son quartier, paradis perdu de son enfance, de sa jeunesse. Car, né à Bab-el-Oued, il y a vécu trente-cinq ans avant d'en partir, balayé par un vent de l'histoire plus fort que lui. Nous sommes heureux que cette nouvelle édition nous donne, notre mémoire aidant, le plaisir de retrouvailles impromptues. Merci donc à l'auteur et à l'éditeur de

cette évocation où la nostalgie ne réussit pas à être trop triste.

Enfants, il faut que je vous dise mes plus belles années "là-bas", par Marie-Claire Dusseau-Pascal, Editions Harriet-Jean Curutchet, Hélette, 1995. 115 F.

Moitié colère, moitié évocation souriante, ce livre se lit, selon les moments, avec nostalgie ou avec sympathie pour les coups de colère de l'auteur. De toute façon, ces textes ne laissent pas indifférent. Et l'on comprend que l'éditeur ait eu pour eux un coup de cœur.

Une vie banale en Algérie française, par Yvon Ferrandis, Alenya, 1995.

Je ne suis pas d'accord avec le titre donné par Yvon Ferrandis. Une vie n'est jamais banale car elle se nourrit d'événements très importants pour ceux qui les vivent et, de plus, le fait d'avoir dû refaire cette "vie banale" à cause de ce qui s'est passé en Algérie, lui ajoute une singularité, une expérience bien particulière. Naturellement je comprends le sens qu'Yvon Ferrandis a voulu donner à ce mot et sa modestie n'en est que plus émouvante. Destinée uniquement à sa famille, cette histoire d'une vie ne trouve sa place dans cette chronique que pour servir d'exemple... Le message que nous donne notre ami est destiné à encourager chacun de nous à laisser une trace. Nous ne pouvons que nous associer à ce vœu. J'aime beaucoup dire ces mots : "Ecrire pour vaincre l'oubli, la mémoire passe par l'écriture !"

Alger de ma jeunesse (1950-1962), par Jacques Gandini, 11, Grand'Rue, 30420 Calvisson, 1995. 295 F + 28 F de port.

Jacques Gandini s'est spécialisé depuis des années dans l'édition de livres sur l'Algérie, de cartes postales, de réédition de guides, de plans de villes. Aujourd'hui il veut nous montrer l'Alger des dernières années françaises. Il nous en décrit de façon brève les quartiers si divers. Il l'illustre de photos en noir et blanc, supports d'une mémoire intacte. Tout contribue à nourrir les souvenirs et à aviver les

regrets de ceux qui n'étaient pas Algérois. Offre spéciale : pour l'achat groupé de *Bab-el-Oued* et d'*Alger de ma jeunesse*, soit 323 F + 166 F = 489 F, Jacques Gandini vous offre un *Guide d'Alger et du Grand Alger*. 1961 et le livre de Francine Dessaigne, *La Paix pour dix ans (Le Constantinois en mai 1945)*.

Léger étonnement avant le saut, par Robert Laffont, Editions Robert Laffont, 1996.

Nous voulons signaler cet ouvrage de mémoire d'un homme qui a consacré sa vie aux livres, éditant plus de six mille essais et romans, français et étrangers et donnant l'une des figures marquantes de l'édition française. "Je n'ai jamais été un homme d'argent mais un homme de jeu. Et ce métier me paraît le plus beau et le plus complet qu'un homme puisse s'offrir. Je l'ai passionnément exploré." Il dit aussi et cela nous touche infiniment : "J'ai l'impression que ma vie ne cesse de s'ouvrir sur les autres, sur tous les humains, pour me heurter à des milliers de problèmes qui ont pour seule clé l'amour." Est-il besoin de dire que nous nous intéressons aussi à Robert Laffont parce qu'il est né à Oran et qu'il a toujours été très attaché à la terre de ses ancêtres.

Maroc. Les villes impériales, introduction : *Le Royaume fortuné* par Guy Dugas, Omnibus-Presses de la Cité, Paris, 1996. 155 F.

Une anthologie de textes littéraires sur les villes du Maroc : Fez, Meknès, Marrakech et Rabat, avec un texte d'ouverture de Pierre Loti, *Au Maroc*, et une pléiade de grands écrivains.

LIVRES QUI FERONT L'OBJET
D'UNE PROCHAINE CHRONIQUE

Camus, par Olivier Todd, Gallimard, Paris, 1996.
Chronique d'un itinéraire singulier, par Lucien Patania, auto-édition.

Contes et légendes du Sahara, par André Voisin, L'Harmattan.

Avec toi à Zaïma, par Michèle Preiss, SOCODEC.
Journal d'une mère de famille pied-noir, Alger 1960-1962, par Francine Dessaigne, Confrérie-Castille, réédition.

Le musée des Beaux-Arts de Nantes

André Appel

Ce musée remarquable est une des grandes réussites de l'architecture muséographique. Elevé sur les plans de l'architecte, C.-M. Josso, à partir de 1891, il a été inauguré en 1900.

Voici, présentés par ordre chronologique, les artistes orientalistes dont les œuvres figurent au musée. D'autres artistes qui ont eu leur période orientaliste ne figurent pas dans cette étude, aucune de leurs œuvres de cette période n'étant au musée.

HORACE VERNET. Paris 1789 - Paris 1863

Le plus ancien des orientalistes représentés dans ce musée est le descendant d'une lignée de peintres. Un de ses tableaux les plus célèbres est *La Prise de la Smala* (Château de Versailles). De son voyage en Algérie en 1833, il revient avec la conviction que les vêtements des musulmans nord-africains sont en tous points semblables à ceux des hommes de l'Ancien Testament. Il illustre cette théorie dans ses tableaux bibliques tels celui que l'on peut voir ici : *Agar chassée par Abraham*. Ses élèves le suivront d'ailleurs dans cette interprétation.

EUGÈNE DELACROIX. Charenton-Saint-Maurice 1798 - Paris 1863

Il est représenté ici par *Le Caïd marocain visitant une tribu*, une œuvre inspirée par une rencontre que fit le peintre lors de son voyage au Maroc en 1832.

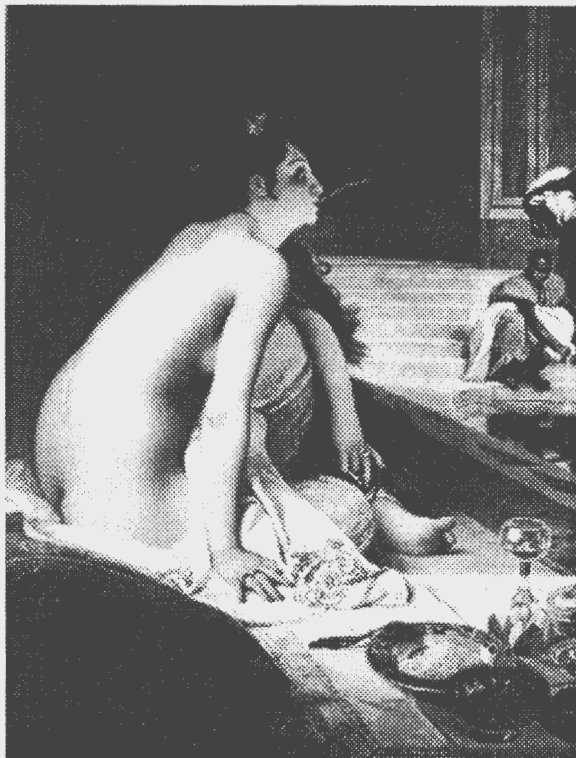
EUGÈNE FROMENTIN. La Rochelle 1820 - Saint-Maurice 1876

Enthousiasmé par l'Algérie qu'il découvre à vingt-six ans, il y retournera plusieurs fois, voyageant longuement dans le Sahel et le Sahara, amassant notes littéraires, esquisses et croquis qui lui serviront pour ses tableaux mais aussi pour ses deux livres passionnants : *Un été au Sahara* et *Une année dans le Sabel*. Le peintre excellait dans la représentation des chevaux, très souvent présents dans ses tableaux, comme ici dans *La Chasse à la gazelle*.

JEAN-LÉON GÉRÔME. Vesoul 1824 - Paris 1904

Il est célèbre par sa précision historique et le fini "académique", presque photogra-

phique, de ses tableaux. Il avait appris ce fini dans l'atelier de Paul Delaroche. Pendant quelques années, il exécuta des tableaux de la vie antique, égyptienne et grecque. Il a beaucoup voyagé, surtout dans les pays de la Méditerranée : Espagne, Grèce, Turquie, Egypte, Afrique du Nord. L'œuvre présentée ici a pour thème un sujet assez fréquent, *Le Prisonnier*, mais la présentation en est originale. Dans le fond d'une barque glissant probablement sur le Nil, on découvre le prisonnier ligoté sur lequel se penche une musicienne



Esclave blanche, Lecomte du Nouy, 1898

chantant une mélodie. Nous sommes en plein romantisme. Gérôme a quarante ans quand il devient, sur la demande du gouvernement français, professeur à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts. De jeunes artistes viendront de loin pour suivre son enseignement et beaucoup deviendront orientalistes. On peut vraiment dire que, par son œuvre, Gérôme a beaucoup contribué à lever un coin de voile sur la vie des peuples orientaux. Dans le musée se trouve une autre œuvre de Gérôme, *La Plaine de Thèbes*. Il avait épousé la fille du marchand de tableaux, Adolphe Goupil, qui aida beaucoup son gendre à se faire connaître des amateurs américains et anglais.

JEAN LECOMTE DU NOUY. Paris 1842 - Paris 1923

Il fut un des élèves favoris de Gérôme, soucieux comme lui du détail et d'un rendu parfait. Comme beaucoup d'Orientalistes, il voyagea en Grèce, en Egypte, en Turquie, au Maroc (il va à Biskra mais n'en ramène aucune œuvre algérienne). Il aborde comme eux les thèmes intimistes des harems, des bains, rapportant de ses

voyages notes et croquis lui permettant de travailler en atelier comme pour cette *Esclave blanche* (1898), que l'on peut voir au musée. Son dessin précis et le détail minutieux de ses œuvres ont fait dire au critique d'art, Henri Bouchot : "C'est Ingres faisant du Gérôme."

PAUL LAZERGES. Paris 1845 - Asnières 1902

Il fut l'élève de son père, Hyppolyte. A la mort de ce dernier, en Algérie en 1887, il s'installe à Alger. Comme tant de peintres, il va parcourir l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte. Les deux œuvres exposées ici, *Caravanes près de Bisbra* (1892) et *Le Gué* (1895), illustrent bien cette quête des artistes orientalistes, à la recherche d'une vision inattendue dans la monotonie de la route.

EUGÈNE GIRARDET. Paris 1853 - Paris 1907

Issu d'une famille d'artistes huguenots, il a complété sa formation artistique dans l'atelier de Gérôme qui l'engage à visiter l'Orient. Dès l'âge de vingt et un ans, il voyage en Méditerranée. Il est curieux et avide de découvrir dans les grands espaces, souvent arides, des scènes familières telles ce *Campement de nomades* que l'on peut voir ici. Que ce soit dans la ville ou dans le bled, Girardet se préoccupe toujours de nous introduire dans la vie quotidienne des Arabes.

PAUL LEROY. Paris 1860 - Paris 1942

C'est un peintre d'histoire. Il passe sa jeunesse en Russie et fait des études aux Beaux-Arts d'Odessa. De retour en France, à dix-sept ans, il complète ses études à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris. Il a vingt-cinq ans lorsqu'un ami conseille à sa famille de découvrir l'Afrique du Nord et plus particulièrement l'Algérie. Toute la famille, accompagnée du peintre Georges Landelle, va découvrir Bougie, Constantine, Sétif, Biskra, puis la Tunisie. Pendant vingt et un ans, Leroy fera de fréquents séjours en Algérie. Il est tellement conquis par l'Afrique du Nord qu'il se retrouve à l'École des langues orientales avec Dinet, le peintre de Bou-Saada. En 1893, il sera l'un des membres fondateurs de la Société des peintres orientalistes français et il est le créateur de l'insigne de ce salon, inspiré par la main de Fatma.

Sa production picturale nord-africaine est très abondante. C'était aussi un grand portraitiste. En 1884, il s'est rendu au Caire. On peut voir au musée l'une de ses œuvres égyptiennes : *La Citadelle du Caire*.

Musée des Beaux-Arts de Nantes. 10, rue Georges Clemenceau, 44000 Nantes.

Tél : 40 41 65 65.

Ouvert tous les jours de 10 h à 12 h et de 13 h à 17 h 45 (dimanche de 11 h à 17 h), sauf mardi et jours fériés.

Les deux casquettes du père Bugeaud Claude Bourgeois

Claude Bourgeois, notre ami universitaire, ne dédaigne pas l'anecdote. Ayant visité, avec *Mémoire d'Afrique du Nord*, la salle Bugeaud au Musée de l'Armée, il a revu la célèbre casquette du père Bugeaud et a constaté avec plaisir qu'elle orne la nouvelle affiche du musée. Il nous invite à suivre avec lui un amusant chemin de mémoire.

Ce serait faire injure aux lecteurs de la revue que de rappeler comment Bugeaud, surpris une nuit par une attaque, sortit de sa tente, en uniforme, mais coiffé de son bonnet de coton. Je l'ai déjà fait dans un article récent¹ qui porte plus précisément sur une statuette de bois montrant Bugeaud nu, à la casquette près (ce qui ne correspond d'ailleurs pas à l'anecdote). Je voudrais seulement revenir sur les paroles mêmes de la chanson et présenter ensuite l'autre casquette du père Bugeaud.

La Casquette du père Bugeaud, musique sur le timbre de *La Marche des Zouaves*, a donc été une marche à pas redoublés en 2/4, puis une chanson enfantine et enfin l'indicatif des *Informations* de Radio-Alger. La tradition en attribue les paroles à Binder, futur chef de la fanfare du 3^{ème} Bat' d'Alf :

*"As-tu vu la casquette, la casquette,
As-tu vu la casquette du père Bugeaud ?
Oui j'ai vu la casquette, la casquette,
Oui j'ai vu la casquette du père Bugeaud."*

Mais il existe des variantes. En voici deux, citées par J.-C. Klein² :

*"Les lauriers d'or de la conquête
Ornent cette noble casquette ;
Elle est, dit-on, en vrai poil de chameau
La casquette à Bugeaud.
As-tu vu..."*

*"As-tu vu la casquette, la casquette,
As-tu vu la casquette au père Bugeaud ?
Elle est faite, elle est faite, la casquette
Elle est faite avec du poil de chameau."*



¹ "As-tu vu la casquette du père Bugeaud", *L'Algérieniste*, n° 71, septembre 1995, p/ 27-29.

² *Florilège de la chanson française* (collection *Les Compacts*), Paris, Bordas, 1990, p. 14.

Et une troisième donnée par M. David et A.-M. Delrieu³ :

*“As-tu vu la casquette, la casquette,
As-tu vu la casquette du père Bugeaud ?
Si tu ne l’as pas vue, la voilà
Elle est sur sa tête
Si tu ne l’as pas vue, la voilà
Et il n’y en a pas deux comme ça.”*

³ *Aux sources des chansons populaires*, (collection *Le français retrouvé*, n° 9), Paris, Belin, 1984, p. 135.

Quant à la seconde casquette, elle est conservée au Musée du Souvenir des Ecoles de Coëtquidan⁴. Elle n’a pas une double visière comme celle du Musée de l’Armée – en fait, un bord plus large devant et derrière que sur les côtés –, mais elle est quand même unique dans son genre car elle ne porte pas moins de douze galons. Ne seraient-ce point là, d’ailleurs, les “lauriers d’or” de la première variante de la chanson, qui ferait alors allusion à la seconde casquette ?

⁴ Renseignement communiqué par P.-M. Chagneau, conservateur du musée, que je remercie bien.

Dans l’histoire de l’Algérie française, plusieurs grands soldats ont dû une partie de leur popularité, je ne dis pas célébrité, à leur couvre-chef, comme le général Létang, qui portait une casquette plate de collégien, ou le colonel Bigeard, une casquette camouflée (j’ai sous les yeux l’une de ces casquettes grosses comme la moitié d’un œuf que le tailleur de Saïda offrait à ses clients). Il y a surtout le maréchal Bugeaud qui avait si bien compris la part qu’avait sa coiffure dans sa popularité qu’il avait fait de ses deux shakos des couvre-chefs extraordinaires, entourant l’un d’une visière et couvrant l’autre de galons dorés.

“Sonnez *La Casquette*”, disait-il hier au clairon quand la fatigue se faisait sentir dans la colonne. Aujourd’hui, la trompette de la Renommée sonne toujours pour le maréchal aux belles casquettes.

Une autre histoire du même personnage évoque une sortie intempestive de sa tente. C’est le duc d’Aumale qui raconte l’anecdote. Les Zouaves avaient une réputation de bravoure indiscutable mais on les accusait aussi d’être un peu charpardeurs.

“Le maréchal Bugeaud, après une razzia exécutée sous ses ordres, venait d’examiner, avec une certaine satisfaction de véritable éleveur, un beau troupeau de moutons. Il était allé se reposer dans sa tente lorsque son oreille fut frappée de certains bêlements significatifs. Il sort en toute hâte, il voit les Zouaves répandus au milieu du troupeau et, malgré les efforts de la garde, traitant les moutons à la façon d’Agnelet dans *l’Avocat Patelin*. Le maréchal ne se contient pas et le voilà courant en chemise, l’épée à la main, dominant le tumulte de sa voix de stentor. Les Zouaves disparaissent mais avec leur proie. Cependant une perquisition faite dans le bivouac ne donne aucun résultat. Personne ne manque à l’appel, personne n’a vu de mouton. Le père Bugeaud fut forcé d’en rire !”

La scène ne devait pas manquer de sel, un maréchal de France, en chemise, brandissant son épée pour sauver ses moutons, et cela vaut bien d’être ajouté à son floklore !

A signaler aussi : *Chants et chansons de l’Armée d’Afrique*, Soubiran, Alger, 1933.

Mais qui étiez-vous donc, docteur Féry ?



Rigueur morale, dévouement,
Amitié, voilà déjà quelques qualités !
Y figurent aussi l'égalité d'humeur.

Médecin du bled d'abord
On le connut ensuite général.
N'oubliant ni l'Aurès ni la Kabylie,
Durant de longues années,

Farouchement attaché à son pays,
Ecrivain de talent,
Rien ne lui était indifférent,
Y compris et surtout amis et famille.

Le docteur Duboucher, qui l'a bien connu et qui était son ami, l'évoque en quelques lignes.

Servir la Santé publique, se dévouer à l'Algérie à travers l'administration française, cultiver les vertus morales et l'amitié, conserver jusqu'à ses derniers jours une équanimité souriante, telle pourrait être la devise aux multiples facettes de ce médecin d'exception dont la carrière fut une ascension continue, depuis la condition du praticien du bled jusqu'aux sommets de l'administration sanitaire.

Raymond Féry naquit en 1912 à Oued-Marsa, dans ce département de Constantine où allait se dérouler, de 1937 à 1961, la première partie de sa vie professionnelle, d'abord comme médecin de colonisation dans l'Aurès et en Kabylie, ensuite au poste de directeur départemental de la Santé à Constantine, enfin avec la mission d'organiser le contrôle médical du régime général de la Sécurité sociale en Algérie. Il sera, après l'exode, médecin inspecteur régional en Lorraine et en Champagne, avant d'être nommé en région Midi-Pyrénées. C'est là que s'achèvera, avec le titre de médecin général de la Santé, un parcours illustré par une parfaite connaissance de la médecine sociale, diverses publications sur l'hygiène et l'épidémiologie, un enseignement universitaire de vingt années, des missions au titre de médecin consultant de l'OMS, toutes activités qui seront gratifiées par les distinctions de l'Académie de médecine et le grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'Honneur et de la Santé publique. Car si, chez Raymond Féry, jamais le médecin ne dédaigna le fonctionnaire, jamais non plus le fonctionnaire n'éclipsa le médecin. Ces deux versants de sa personnalité, harmonieusement partagés, donnaient une valeur inestimable à une longue et désintéressée collaboration aux associations de mémoire auxquelles il apporta son expérience incomparable de l'Algérie, sa simplicité naturelle et ses amitiés sans détours.